

L'Évangile sans religion ni christianisme

« Devant et avec Dieu, nous vivons sans Dieu »

P. Royannais, 14 et 15 octobre 2022

EPUDF Carcassonne et Narbonne

I Parler de religion ?

« Une majorité de l'humanité a de la sensibilité religieuse mais, aller au-delà de cette sensibilité religieuse - de même que tout le monde a plus ou moins de sensibilité musicale - et croire à une religion comme on le faisait au temps de saint Louis, ou encore au XVIII^e siècle en France, ça ce n'est qu'un fait de coutume. Au XVIII^e siècle, on croit en Dieu parce que c'est la coutume, de même que la coutume est de sortir vêtu et non pas nu dans la rue.

La grande majorité des religions sont tout simplement, sauf pour une élite fervente, des phénomènes tout simplement coutumiers. On croit ce que dit la société où l'on vit, de même qu'on fait ce qu'elle ordonne de faire et on ne fait pas ce qu'elle dit de ne pas faire.

Sauf chez des gens qui, ou bien ont une ferveur particulière, peut-être cinq ou dix pour cent de croyants - je ne pense pas qu'il y en ait plus - pour qui c'est vraiment une affaire sérieuse, malgré toutes les difficultés qu'ils peuvent avoir en ce moment par exemple à croire à des dogmes. Il y a aussi un phénomène un peu différent : on peut investir dans une croyance tout autre chose, par exemple la colère ou le ressentiment ou l'humiliation des islamistes, ravagés de leur propre caractère de peuples retardataires et qui nous en veulent de cela, violemment investis dans une religion. Ici religion sert en somme d'habitacle à des sentiments tout-à-fait différents, de même que j'ai connu des gens qui étaient croyants, très méthodiques, qui ne pensaient guère à Dieu, mais pour qui le christianisme servait essentiellement à développer une certaine morale, surtout familiale. Bon, on peut investir dans une croyance.

Et puis, il y a un autre phénomène tout-à-fait courant aussi, c'est qu'on croit plusieurs choses à la fois. Les enfants croient à la fois au Père Noël et savent que les cadeaux viennent des parents. Ça se trouve dans tous les domaines. Je me souviens, nous-mêmes, un petit groupe, quand nous étions au Parti, l'espèce de demie-croyance que nous avions. [...] Mais en même temps, nous savions bien qu'il y avait les camps de travail en URSS. Alors cela faisait une situation un peu partagée. On se disait, c'est un problème qu'il faut que je règle dans ma tête un jour. [...] Vous voyez, il y a toutes ces croyances ou ces demies-croyances assez difficile. C'est un phénomène très compliqué. Les choses auxquelles on croit vraiment, c'est à peine si on les connaît. Dès qu'on emploie le mot croire, tous les doutes sont permis, ou toutes les complications sont permises. »

Entretien de Laure Adler avec Paul Veyne, *A voix nue* 25 10 2005, France culture, www.radiofrance.fr/franceculture/paul-veyne-des-qu-on-emploie-le-mot-croire-tous-les-doutes-sont-permis-3411500 (transcription PR)

II Lecture de Bonhoeffer

Les humains vont à Dieu dans leur détresse,
Criant à l'aide, mendiant bonheur et pain,
Qu'on leur épargne la maladie, la faute et la mort,
Ainsi font-ils tous, tous, chrétiens et païens ?

Les humains vont à Dieu dans Sa détresse
Le trouvent pauvre et méprisé, sans asile et sans pain,
Le voient dévoré par le péché, la faiblesse et la mort.
Les chrétiens sont avec Dieu dans sa passion.

Dieu va vers tous les humains dans leur détresse,
Dieu rassasie leur corps et leur âme de son Pain.
Pour les chrétiens et les païens, Dieu souffre la mort de la croix
Et son pardon est pour tous chrétiens et païens.

D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission. Lettres et notes de captivité*, ODB 8, Labor et fides, Genève 2006, p. 416

« La grâce à bon marché est l'ennemie mortelle de notre Eglise. [...] On se dit que, en raison de la nature même de la grâce, la facture est par avance définitivement réglée. Sur la foi de cette facture acquittée, on peut tout avoir gratuitement. [...] La grâce à bon marché, c'est la grâce envisagée comme doctrine, principe, système. [...] L'Eglise de cette doctrine de la grâce est d'ores et déjà, par elle, participante de la grâce. Dans cette Eglise, le monde trouve, à bon marché, un voile pour couvrir ses péchés, dont il ne se repend pas et dont, *a fortiori*, il ne désire pas être libéré. De ce fait, la grâce à bon marché est la négation de la Parole vivante de Dieu, la négation de l'incarnation de la Parole de Dieu. [...]

La grâce qui coûte c'est l'Evangile qu'il faut toujours chercher à nouveau, c'est le don pour lequel il faut prier, c'est la porte à laquelle il faut frapper.

Elle coûte, parce qu'elle appelle à devenir disciple à la suite de Jésus ; elle est grâce, parce qu'elle appelle à suivre *Jésus Christ*. »

D. BONHOEFFER, *Vivre en disciple* (1935), ODB 4, Labor et fides, Genève 2009, pp. 23-25.

« Je vais essayer de préciser ma position en recourant à l'histoire. Le mouvement en direction de l'autonomie humaine (j'entends par-là la découverte des lois selon lesquelles le monde vit et se suffit à lui-même dans les domaines de la science, de la vie sociale et politique, de l'art, de l'éthique et de la religion) qui commence au XIII^e siècle environ – je ne veux pas m'embarquer dans une discussion oiseuse sur l'époque exacte) a atteint un certain achèvement de nos jours. L'homme a appris à venir à bout de toutes les questions importantes sans faire appel à "l'hypothèse de travail : Dieu" ? Cela est devenu une évidence dans les questions scientifiques, artistiques et même éthiques, et personne n'en doute ; depuis environ cent ans, ceci est de plus en plus valable aussi pour les questions religieuses ; il apparaît que tout va sans "Dieu" aussi bien qu'auparavant. Tout comme dans le domaine scientifique, "Dieu" dans le domaine humain est repoussé toujours plus loin de la vie ; il perd du terrain. »

D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, op.cit., pp. 385-386, 08 06 1944

« La question de savoir ce qu'est le christianisme, et qui est vraiment le Christ pour nous aujourd'hui me préoccupe constamment. Le temps est passé où l'on pouvait tout dire aux hommes par des mots - que ce soit des paroles théologiques ou pieuses - comme le temps de l'intériorité et de la conscience, c'est-à-dire le temps de la religion en général. Nous allons au-devant d'une époque totalement sans religion ; tels qu'ils sont, les êtres humains ne peuvent tout simplement plus être religieux ; ceux-là mêmes qui se déclarent honnêtement "religieux" ne le mettent nullement en pratique ; ils entendent donc probablement par "religieux" quelque chose de tout autre. Toute notre prédication et notre théologie chrétiennes, vieilles de mille neuf

cents ans, reposent sur l'"a priori religieux" des humains. Le "christianisme" a toujours été une forme de la "religion" (peut-être la vraie forme). Et s'il devient clair un jour que cet "a priori" n'existe pas mais qu'il a été une forme d'expression humaine conditionnée historiquement et contingente, si donc des hommes deviennent radicalement non religieux - et je crois que c'est plus ou moins le cas (d'où vient par exemple que cette guerre, contrairement à toutes les autres ne provoque pas de réaction "religieuse" ?) - que signifie alors cette situation pour le "christianisme" ? Le fondement de notre "christianisme" tout entier, tel qu'il fut jusqu'ici, se dérobe et ce n'est plus qu'auprès de quelques "derniers chevalier" et d'une poignée d'homme intellectuellement malhonnêtes que nous pouvons toucher terre "religieusement". Ceux-ci devraient-ils être les rares élus ? Pleins de zèle, piqués au vif ou irrités, allons-nous nous précipiter sur ce groupe d'hommes douteux afin d'écouler chez eux notre marchandise ? Allons-nous fondre sur quelques malheureux dans leurs moments de faiblesse et les violer religieusement, pour ainsi dire ? Si nous ne voulons rien de tout cela, si, finalement, nous sommes forcés de considérer la forme occidentale du christianisme comme l'étape préliminaire d'une absence complète de religion, quelle situation en résulte pour nous, pour l'Eglise ? Comment le Christ peut-il devenir aussi le Seigneur des sans religion ? Y a-t-il des chrétiens sans religion ? Si la religion n'est qu'un vêtement du christianisme - et ce vêtement aussi a pris des aspects différents aux différentes époques - qu'est-ce donc qu'un christianisme sans religion ? [...] Les questions auxquelles il faut répondre seraient celles-ci : que signifie une Eglise, une communauté, une prédication, une liturgie, une vie chrétienne dans un monde sans religion ? Comment parler de Dieu - sans religion, c'est-à-dire sans le donné préalable et contingent de la métaphysique, de l'intériorité, etc. ? Comment parler (ou peut-être ne peut-on plus en "parler" comme jusqu'ici ?) de Dieu "de façon séculière" ? Comment être des chrétiens "sans religion - séculiers" ? Comment sommes-nous εκκλησια, des appelés, sans nous considérer comme des privilégiés sur le plan religieux, mais bien plutôt comme appartenant pleinement au monde ? Alors, le Christ n'est plus l'objet de la religion, mais tout autre chose, réellement le Seigneur du monde. Mais que signifie cela ? Que signifient la prière et le culte dans un monde sans religion ? »

D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, op.cit., pp. 327-330, 30 04 1944.

« Je me demande souvent pourquoi un "instinct chrétien" m'attire fréquemment davantage vers les hommes sans religion que vers les religieux, pas du tout dans une intention missionnaire, mais j'aimerais dire "fraternellement". Tandis que j'appréhende souvent de prononcer le nom de Dieu devant les gens religieux - parce qu'il me semble sonner faux ici et que je me trouve moi-même un peu malhonnête (c'est pire quand les autres commencent à se servir d'une terminologie religieuse ; je me tais alors et suis accablé et mal à l'aise) - [...] je peux parler tout tranquillement et comme naturellement de Dieu avec des hommes sans religion. Les gens religieux parlent de Dieu quand les connaissances humaines (quelque fois par paresse) se heurtent à leurs limites ou quand les forces humaines font défaut - c'est au fond toujours un *deus ex machina* qu'ils mettent en avant. »

D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, op.cit., pp. 331, 30 04 1944.

III Et nous aujourd'hui. Un christianisme sans religion.

Absence de Dieu

Dis-leur...

Dis-leur

ce que le vent dit aux rochers,

ce que la mer dit aux montagnes.

Dis-leur
qu'une immense bonté
pénètre l'univers.

Dis-leur
que Dieu n'est pas ce qu'ils croient,
qu'il est un vin que l'on boit,
un festin partagé
où chacun donne et reçoit.

Dis-leur
qu'il est le joueur de flûte
dans la lumière de midi :
il s'approche et s'enfuit
bondissant vers les sources.

Dis-leur
que sa voix seule
pouvait t'apprendre ton nom.

Dis-leur
son visage d'innocence,
son clair-obscur et son rire.
Dis-leur
qu'il est ton espace et ta nuit,
ta blessure et ta joie.

Mais dis-leur aussi
qu'il n'est pas ce que tu dis
et que tu ne sais
rien de lui.

Cfc Marie-Pierre-Faure, 1973

« Pendant ces dernières années, j'ai appris à connaître et à comprendre de plus en plus la profondeur de l'horizon terrestre du christianisme ; le chrétien n'est pas un *homo religiosus*, mais tout simplement un être humain, comme Jésus - à la différence de Jean-Baptiste par exemple - était un être humain. Je ne parle pas de l'horizon terrestre plat et banal des gens éclairés, affairés, indolents ou lascifs, mais du profond horizon terrestre qui est plein de discipline et où se trouve présente la connaissance de la mort et de la résurrection. Je crois que Luther a vécu dans cet horizon terrestre. »

D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, op.cit., pp. 437-438, 21 07 1944

« Notre temps est sans doute celui où l'ensemble des hommes est lié à Dieu par son silence et son absence. Mais n'est-ce pas le Psaume qui dit : « Jusques à quand Seigneur te tairas-tu ? » N'est-ce pas Jésus sur la Croix qui s'écrie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Si j'assume toute cette culture moderne, habitée si j'ose dire par l'absence de Dieu, alors je puis entendre le mot « Dieu est mort » non comme une thèse d'athéisme triomphant - car je dirais que le mot « Dieu est mort » n'a rien à voir avec le mot « Dieu n'existe

pas » -, mais comme l'expression moderne, à l'échelle de toute une culture, de ce que les mystiques avaient appelé la « nuit de l'entendement ». « Dieu est mort », ce n'est pas la même chose que « Dieu n'existe pas ». C'est même tout le contraire. Cela veut dire : Le Dieu de la religion, de la métaphysique et de la subjectivité est mort, la place est vide pour la prédication de la Croix et pour le Dieu de Jésus-Christ. »

P. RICŒUR, « L'interprétation non religieuse du christianisme chez Bonhoeffer », *Cahiers du Centre protestant de l'Ouest* n °7, nov. 1966, p. 9 (cité par R. KEARNEY, *Dieu est mort, vive Dieu*, Nil, Paris 2011, p. 144)

Le Dieu bouche-trou ou le Dieu de la croix

« Il m'est apparu de nouveau clairement que nous n'avons pas le droit dans notre connaissance imparfaite d'utiliser Dieu comme bouche-trou ; car lorsque les limites de la connaissance reculent - ce qui arrive nécessairement - Dieu aussi est repoussé sur une ligne de retraite continuelle. Nous avons à trouver Dieu dans ce que nous connaissons et non pas dans ce que nous ignorons. Dieu veut être compris par nous non dans les questions sans réponse, mais dans celles qui sont résolues. Ceci est valable pour la relation de Dieu et la connaissance scientifique, mais également pour les problèmes simplement humains de la mort, de la souffrance et de la faute. Aujourd'hui, il existe des réponses humaines à ces questions qui peuvent faire abstraction de Dieu. En fait - et il en fut ainsi de tout temps - les hommes arrivent à résoudre ces questions sans Dieu, et il est faux de prétendre que le christianisme seul en connaît la solution. En ce qui concerne le concept de "solution", les réponses chrétiennes ne sont ni plus ni moins convaincantes que d'autres solutions possibles. Ici non plus, Dieu n'est pas un bouche-trou ; il doit être reconnu non à la limite de nos possibilités, mais au centre de notre vie ; dans la vie et non d'abord dans la mort, dans la force et la santé et non d'abord dans la souffrance, dans l'action et non d'abord dans le péché. La raison en est la révélation de Dieu en Jésus-Christ. Il est le centre de la vie et il n'est nullement "venu pour" répondre à nos questions irrésolues. »

D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, op.cit., pp. 368-369, 29 05 1944.

« Le Dieu de Jésus Christ n'a rien à faire avec tout ce que devrait et pourrait accomplir un dieu tel que nous l'imaginons. Il nous faut essayer de nous introduire toujours plus intimement et très calmement dans la vie, les paroles, les actes, les souffrances et la mort de Jésus pour reconnaître ce que Dieu promet et accomplit. Il est certain que nous pouvons toujours vivre dans la proximité et en présence de Dieu et que cette vie est toute nouvelle pour nous ; qu'il n'y a plus rien d'impossible pour nous parce que rien n'est impossible à Dieu ; qu'aucune puissance terrestre ne peut nous toucher sans la volonté de Dieu, et que danger et misère ne peuvent que nous rapprocher de lui ; il est certain que nous n'avons rien à revendiquer, mais que nous pouvons pourtant tout demander en priant ; il est certain que dans la confiance se cache notre joie ; dans la mort notre vie ; il est certain qu'en tout cela nous faisons partie d'une communauté qui nous soutient. En Christ, Dieu a dit oui et amen à tout cela. Ce oui et cet amen sont le fondement solide sur lequel nous nous tenons. Dans cette époque mouvementée, nous perdons de vue à chaque instant la raison pour laquelle il vaut la peine de vivre. Nous croyons que c'est l'existence de tel ou tel être humain qui donne un sens à notre vie. Mais en vérité il en est ainsi : si la terre a été rendue digne de porter l'homme Jésus Christ, si un homme comme Jésus a vécu, alors, et alors seulement, cela a un sens que nous, les autres êtres humains, nous vivions. Si Jésus n'avait pas vécu, alors notre vie serait dépourvue de sens, malgré tous les êtres humains que nous connaissons, vénérons, aimons. Peut-être la signification de notre vocation et la tâche qu'elle implique nous échappent-elles parfois. Mais ne peut-on pas les exprimer ainsi

sous leur forme la plus simple ? La notion non biblique de "sens" n'est qu'une traduction de ce que la Bible appelle "promesse" ».

D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, op.cit., p. 464, peut-être 21 08 1944. C'est l'avant-dernière lettre que nous ayons parvenue à Bethge.

« "Les chrétiens sont avec Dieu dans sa passion." Voilà ce qui distingue les chrétiens des païens. "Ne pouvez-vous pas veiller une heure avec moi ?" demande Jésus à Gethsémani. C'est le renversement de tout ce que l'être humain religieux attend de Dieu. L'être humain est appelé à vivre avec Dieu la souffrance de Dieu pour le monde sans Dieu. Il doit donc vivre réellement dans le monde sans Dieu et ne pas essayer de le camoufler, de transfigurer religieusement l'état sans Dieu de ce monde ; il doit vivre "séculièrement" et participer par là justement à la souffrance de Dieu ; il a le droit de vivre "de manière séculière", c'est-à-dire être libéré de toutes les fausses attaches et des inhibitions d'ordre religieux. Etre chrétien ne signifie pas être religieux d'une certaine manière, faire quelque chose de soi-même par une méthode quelconque (un pécheur, un pénitent ou un saint), cela signifie être un être humain ; le Christ crée en nous non un type d'être humain, mais l'être humain tout court. Ce n'est pas l'acte religieux qui fait le chrétien, mais sa participation à la souffrance de Dieu dans la vie du monde. Voilà la μετανοια : ne pas penser d'abord à ses propres détresses, problèmes, péchés, angoisses, mais se laisser entraîner dans le chemin de Jésus Christ, dans l'événement messianique, afin que soit accompli Es 53 à présent ! C'est pourquoi "croyez à l'Évangile", c'est-à-dire à la désignation par Jean de "l'agneau de Dieu qui porte le péché du monde" (soit dit en passant : A. Jérémias a soutenu récemment qu'"agneau", en araméen, se traduit aussi par "serviteur". N'est pas beau quand on pense à Es 53) Dans le Nouveau Testament, nous voyons que l'être humain est entraîné dans la souffrance - messianique - de Dieu en Jésus-Christ des manières les plus diverses : par l'appel des disciples à la suivance, par la communauté de table avec les pécheurs, par des "conversions" dans le sens précis de ce mot (Zachée), par le geste de la grande pécheresse (Luc 7) (qui s'accomplit sans aucune confession des péchés), par la guérison des malades (voir plus haut Mt 8, 17), par l'accueil fait aux enfants. Les bergers et les mages d'Orient se tiennent devant la crèche, non pas en tant que "pécheurs convertis", mais simplement parce que la crèche les attire tels qu'ils sont (étoile). Le centurion de Capharnaüm, qui ne prononce aucune confession des péchés, est proposé comme exemple de la foi (voir Jaïre). Jésus "aime" le jeune homme riche. L'eunuque éthiopien (Ac 8), Corneille (Ac 10) sont tout autre chose que des existences au bord de l'abîme. Nathanaël "est un Israélite dans lequel il n'y a point de fraude" (Jn 1, 47) ; pour finir, Joseph d'Arimatee, les femmes aux tombeaux. La seule chose qu'ils aient tous en commun, c'est leur participation à la souffrance de Dieu en Christ. C'est leur "foi". Il n'y a là rien d'une méthode religieuse. "L'acte religieux" est toujours quelque chose de partiel, la "foi" est un tout, un acte de vie. Jésus n'appelle pas à une religion nouvelle, mais à la vie. Mais à quoi ressemble cette vie ? Cette vie de participation à l'impuissance de Dieu dans le monde ? J'en parlerai la prochaine fois, j'espère. »

D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, op.cit., pp. 432-433, 18 07 1944.

L'incognito de Dieu

« Le Christ, l'homme-Dieu, entre de son propre mouvement dans le monde du péché et de la mort. Il y pénètre de telle façon qu'il s'y dissimule, qu'il n'est plus reconnaissable visiblement comme l'homme-Dieu. Il ne va parmi les hommes dans la forme de Dieu [Cf. Ph 3, 6] ; il y va au contraire incognito, comme un mendiant parmi les mendiants, comme un exclu parmi les exclus, mais comme un homme sans péché parmi les pécheurs, mais aussi comme le pécheur parmi les pécheurs. C'est ici que se trouve le problème central de la christologie. »

D. BONHOEFFER, *Qui est et qui était Jésus-Christ ? Cours de christologie à Berlin* (1933), ODB 3b, Labor et fides, Genève 2013, p. 104.

Interprétation non religieuse des Ecritures

« Je travaille à cerner peu à peu l'interprétation non religieuse des concepts bibliques. Pour l'instant, je vois bien mieux le problème que sa solution. »

D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, op. cit., p. 428, 16 07 1944.

Devant et avec Dieu, nous vivons sans Dieu.

« Nous ne pouvons être honnêtes sans reconnaître qu'il nous faut vivre dans le monde - "etsi Deus non daretur". Et voilà justement ce que nous reconnaissons - devant Dieu ! Dieu lui-même nous oblige à l'admettre. En devenant majeurs, nous sommes amenés à reconnaître de façon plus vraie notre situation devant Dieu. Dieu nous fait savoir qu'il nous faut vivre comme des êtres qui parviennent à vivre sans Dieu. Le Dieu qui est avec nous est celui qui nous abandonne (Mc 15, 34) ! Le Dieu qui nous fait vivre dans le monde, sans l'hypothèse de travail Dieu, est celui devant qui nous nous tenons constamment. Devant Dieu et avec Dieu, nous vivons sans Dieu. Dieu sur la croix se laisse chasser hors du monde. Dieu est impuissant et faible dans le monde, et ainsi seulement il est avec nous et nous aide. Mt 8, 17 [« afin que s'accomplît l'oracle d'Isaïe le prophète : Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies. »] indique clairement que le Christ ne nous aide pas par sa toute-puissance, mais par sa faiblesse et sa souffrance. Voilà la différence décisive d'avec toutes les religions. La religiosité de l'être humain le renvoie dans sa misère à la puissance de Dieu dans le monde, Dieu est *Deus ex machina*. La Bible le renvoie à la faiblesse et à la souffrance de Dieu ; seul le Dieu souffrant peut aider. Dans ce sens on peut dire que l'évolution du monde vers l'âge adulte dont nous avons parlé, faisant table rase d'une fausse représentation de Dieu, libère le regard de l'homme pour le diriger vers le Dieu de la Bible qui acquiert sa puissance et sa place dans le monde par son impuissance. C'est ici que devra intervenir "l'interprétation séculière" ».

D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission*, op. cit., pp. 430-432, 16 07 1944.